

Patrick Roy

LES SINGES
DE GANDHI



LE QUARTANIER

C'est quand même une drôle d'idée, l'Inde.
Vous aviez pas envie d'aller, je sais pas, à New York,
en Californie?

CLAUDE ROY

MES PREMIÈRES pensées vont à Alanis Morissette. Sa chanson me vrille la tête sans que j'y puisse rien, « thank you India, thank you providence, silence », je me demande où elle est allée pêcher des âneries comme ça. Et je ne sais pas à quoi songe Pascale pendant que nous sortons de l'aéroport de Mumbai. Le contraste me choque entre les couleurs qui nous entourent et son teint livide, elle d'habitude si lumineuse. Sans lâcher sa main, je passe de ses yeux qui clignent aux saris, publicités, corbeilles de fruits, camions bariolés qui veulent nous avaler. Au bout d'un moment, nous repérons enfin le chauffeur du taxi que l'hôtel Suba Palace nous a envoyé, aucune méprise possible, il tient un carton avec nos noms dessus parmi une ruée de chauffeurs qui tiennent des cartons avec des noms dessus. Nous levons la main en sa direction, mais il nous fait signe de rester là où nous

sommes et part au pas de course en criant des mots qui s'évanouissent avant de se rendre à nous, des mots dévorés par les klaxons, les appels des compagnies aériennes, la rumeur des voyageurs. Je le vois traverser la rue en zigzaguant entre les voitures, je le vois saluer des collègues, rire, gesticuler, et je suis convaincu qu'il va se faire frapper. Il disparaît et je devine qu'il va revenir, que sa voiture est parquée plus loin, sans arriver à traiter l'information. Je suis un chat auquel on aurait coupé les vibrisses. Est-ce Pascale qui vacille ou moi qui flageole, dur à dire tant nous sommes soudés l'un à l'autre, d'autant plus indissociables que nous attirons l'attention, à force de ne plus savoir où nous mettre. Je suggère qu'il nous suffit de retourner à l'intérieur du terminal et de retrouver le kiosque de Lufthansa, deux billets vers Montréal, on s'arrangera avec l'argent plus tard. Ou l'Allemagne, tiens, on fait le tour de l'Allemagne, Berlin, Munich et Francfort. Je coupe court au projet, on a les jambes molles, et j'entraîne Pascale vers le premier banc libre, où des musulmanes nous zyeuvent par la fente de leur voile. Mes aisselles sont mouillées, la transpiration dévale mes flancs. Un tableau électronique affiche quarante-trois degrés. Nous allons passer un mois en Inde.

Pascale commence des phrases que ponctue son souffle court, se tait à mi-chemin, hébétée. Nous avons les muscles ankylosés après dix-huit

heures d'avion. Je guette le retour du chauffeur, l'agitation, cherche des repères auxquels nous pourrions nous raccrocher. La promiscuité est insoutenable. Mon cœur s'arrête quand j'entends des Anglais parler de la météo. Tempête tropicale, selon eux, et le seul fait d'avoir saisi leur conversation me donne envie de les serrer dans mes bras même si je déchanté en les apercevant, deux hommes pressés avec leur mallette et leur complet-veston. Pascale avale des aspirines et se lève en rageant contre sa maudite hernie, recule d'un coup pour éviter un grand maigre qui tire une charrette de journaux. Une femme multicolore veut me vendre un collier de fleurs, je sors mon portefeuille pour qu'elle nous laisse tranquilles. Pascale m'arrête. Le monde autour va vouloir passer à la caisse. La femme s'éloigne en maugréant.

— C'était beau pareil, sa tunique, le rose, le mauve, le jaune.

Je ne réponds pas, absorbé par des affiches géantes plantées partout à la ronde, l'eau Tata, les moteurs Tata, l'acier Tata, l'informatique Tata. Il pleut des trombes à présent, tellement de trombes que la pluie se mêle à ma fatigue pour transformer Mumbai en stroboscope.

— Ça sent la noix de coco, tu trouves pas ?

— La noix de coco ? Je dirais plus l'huile.

Je range la cigarette que j'allais allumer, me tourne vers Pascale pour l'embrasser. Elle me

repousse en prétextant qu'on est mieux d'attendre à l'hôtel. Je récidive en déclarant que je m'en sacre. Je devine un parfum de papaye dans l'air, de chien mouillé, aussi.

Pour me donner une contenance, trouver une cohérence au chaos alentour, je divise la foule en catégories, les familles qui renouent, les turbans, les gardes armés. Mais je manque de concentration et je perds sans cesse le compte, distrait par le pied-bot d'un enfant, la vue d'un hijab, et toujours ces odeurs qui se confondent, curcuma ou gazoline, banane ou haschisch, menthe, mon nez ne suit plus. La pluie, si drue tantôt, s'est transformée en crachin de fin de mousson qui ajoute à l'humidité. Le cœur me lève. Pascale m'arrache à mes pensées en serrant ma main plus fort, comme si sa vie en dépendait. Elle en dépend peut-être à en juger par les regards voraces posés sur elle pourtant couverte de la tête aux pieds, manches longues, foulard. J'ai lu sur l'Inde avant de partir, les rapt, les viols, la femme pas mieux qu'un morceau de viande. Un gars dans la vingtaine me demande du feu et je lui tends mon briquet d'un geste brusque. Il se pousse, je sue comme un cochon. Pascale sent ma panique, glisse ses doigts dans mes cheveux.

— Il doit être sur le point d'arriver, le chauffeur.